Merda d'artista !

(Suite de la page 1)

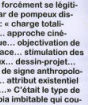
cabine de chantier transformée en galerie d'art itinérante, laquelle galerie était transportée de ville en ville par un camion-grue généreusement financé par la région et par la DRAC. Une installatrice, ailleurs, présentait des ruches, des morceaux de grillage, un nid, des plumes, des chutes de papier au prétexte qu'elle trouvait ces objets jolis et qu'elle les avait obtenus gratuitement. Je ne citerai pas de noms, par charité.

Des « easy-made » accompagnés d'un charabia imbitable

Je quittais ces expositions animé d'une rage sourde et d'une envie de fracasser quelque chose - une ruche, pourquoi pas ?- d'autant que j'avais observé quelques bien-pensants qui, un gobelet de plastique à la main, commentaient avec componction la trouvaille géniale qui consistait à avoir posé une pelote de fil de fer barbelé sur un parpaing.

La vacuité et la prétention de ces « easy-made » devait forcément se légitimer par de pompeux discours : « charge totalisante… approche cinématique… objectivation de la surface… stimulation des signaux… dessin-projet… valeur de signe anthropologique… attribut existentiel intime…» C'était le type de charabia imbitable qui courait sur plusieurs pages.

Sans doute, je n'ignorais pas les révolutions de l'art du XX^e^ siècle ; je savais le coup fumant qu'avait fait Marcel Duchamp en exposant sa roue de bicyclette dans une galerie. J'avais entendu parler de Malevitch, du dada, du surréalisme et du pop art. Je comprenais qu'aujourd'hui on ne pouvait plus peindre comme Botticelli ou Rembrandt. Mon petit doigt lui-même m'avait appris qu'un artiste avait mis en conserve ses propres déjections, quatre-vingt-dix boîtes de 30 grammes (poids net) vendues sous



« Les chiens écrasés » : un œil amusé et lucide sur notre monde pas toujours drôle.

l'étiquette « Merda d'artista », car c'était un Italien. J'étais ouvert à toutes ces fantaisies. Pourtant certaines installations contemporaines nous faisaient frôler les limites de l'escroquerie. Un épanpellement de briques sur la moquette ou des tampons hygiéniques suspendus à un fil de nylon ne me paraissaient pas toujours valoir le titre d'œuvres d'art ni les sommes à plusieurs zéros auxquelles elles étaient mises à prix.

Entre création et fumisterie, la limite était ténue

Ces frasques conceptuelles me laissaient rêveur. Beaucoup d'artistes marchaient sur le fil du rasoir. Entre création et fumisterie, la limite était ténue. Ils tentaient leur chance. Pourquoi pas ? Certains essayaient de nous faire prendre des vessies pour des lanternes, et ça marchait car il y avait toujours quelques énergumènes sur le bord de la piste qui applaudissaient et criaient au génie. (Comment faisaient-ils pour applaudir en tenant d'une main leur pinceau de plasticien ?)

- Superbe, ma poule, superbe ! ■

Jean-François DONNY

Ce texte est extrait du livre « de Jean-François Donny, « Les Chiens écrasés », publié en 2009 aux éditions Les Maines Nues, 36200 Sainte-Lizaigne. Tél. 02.54.04.08.10.

Intermède Ludique P.E.

(Suite de la page 1)

comme des machines de guerre et animée d'une foi inébranlable (un reliquat de romantisme), elles connurent un échec retentissant dans leur tentative prométhéenne de trouver cette articulation entre fini et infini qu'avait réglé le romantisme, au prix d'une sorte de christianisme généralisé. « Le tournant de l'art contemporain à propos de l'infini n'établit entre un forçage programmatique ou revient le pathos romantique et une iconoclastie nihiliste », conclut le philosophe Alain Badiou (2). Après la table rase des débuts, il devint impossible de rétablir cette « synthèse disjonctive » du nihilisme nécessaire au commencement absolu auquel les avant-gardes révaient. Ce culte du nouveau est la récurrente question qui traduit l'obsession du siècle et explique sa violence singulière.

Escroquerie intellectuelle

Cette question paraîtrait désormais au passé, même si philosophiquement et mathématiquement elle reste à résoudre. Mais ignorons ces hauteurs un moment pour attirer sur les décombres de la réalité et dresser un état des lieux de notre quotidien. L'homme nouveau n'est pas advenu mais a été remplacé par un avorton capitaliste et consumériste, et les avant-gardes politiques ou artistiques sont devenues autant de bureaucraties au service du marché mondialisé. Les appareillchiks d'hier se sont recyclés en conseillers financiers ou conseillers artistiques auprès des puissants de la finance internationale. De cette manière, les grandes bureaucraties culturels sont devenus des casuistes modernes qui continuent à encourager un art de la formalisation (cette lubie d'hier du désœuvrement de l'art), tout en perpétuant l'idée de maudit et de différence vis-à-vis de l'œuvre. Cette position intenable intellectuellement et moralement ne peut se comprendre que par la défense de leurs intérêts corporatistes au sein de l'institution. L'art contemporain est devenu une simple marchandise qu'ils cautionnent pour lui donner une valeur spéculative, seule valeur reconnue aujourd'hui. Duchamp, Ryman, Koons, Buren, le FRAC, François Pinault et le Dow Jones, même combat.

Minimum respect

La question posée par mon offre de donation demande une réponse claire de la part des décideurs, notamment de Bruno Racine (3) et de Jean-Marie Rausch (4). L'art est cette chose inexplicable qui contredit le langage des personnes de toutes les époques. « Intermède Ludique PE » est la première de mes propositions, généreuse et classique. Elle sera suivie d'autres propositions plus bouffonnes, donc plus contemporaines, pour rire de ce qui est risible, en prélude à la guerre ludique qui s'annonce. Moderne non ? ■

Ph.D

1) Je cite ces quelques artistes qui sont les rares peintres à obtenir une reconnaissance officielle aujourd'hui, comme si les bureaucrates culturels voulaient se racheter de la liquidation de la peinture.

(2) « Le siècle », Alain Badiou, Le Seuil 2005.

(3) Bruno Racine est président du Centre Pompidou.

(4) Jean-Marie Rausch est maire de Metz et président de la CA2M. Cette dernière participe majoritairement au financement du projet de Pompidou-Metz.